

CÉCILIA DUMINUCO

Il suffit
d'une cerise
sur le gâteau

JouVence
roman

1

Quand une tuile, ou plutôt la toiture,
vous tombe sur la tête

Ses mains tremblaient légèrement tandis qu'il relisait pour la énième fois la lettre. Estampillée, datée, signée, officialisée, en somme. C'était écrit là, noir sur blanc. Il aurait aimé les effacer, ces mots, ces foutus mots aux accents dégueulasses. Il avait même reçu un appel, officiel lui aussi, bien évidemment. « À votre âge, vous savez... » On avait tenté, maladroitement, certes, de le rassurer. Ainsi dactylographiés, pourtant, les mots semblaient plus vrais et la sentence plus irrémédiable encore.

Il avait décidé qu'il ne se laisserait pas abattre. Ce n'était pas parce qu'il était vieux qu'il était sans volonté. Il avait toujours aimé décider, en tout et pour tout. Ce n'était pas maintenant que ça allait changer ! Les règles, il allait les fixer. Ça n'allait pas être bien compliqué à préparer ; juste quelques petites *affaires* à boucler. Ça serait bientôt

CÉCILIA DUMINUCO

terminé. Mais avant tout, il y avait du ménage à faire. Et il n'aimait pas trop ça, le ménage... Il soupira. À la guerre, comme à la guerre...

2

Le temps des cerises

Jules fixait le combiné, indécis. Composera, composera pas. Composera, composera pas. Il souleva ce qui lui servait de téléphone, ce cornet qui avait tout de l'antiquité – un miracle, en soi, qu'il fonctionne encore. Un bip, deux bips... il connaissait le numéro par cœur, le souci n'était pas là. Il appuya maladroitement sur les premières touches : 0-2-... Son cœur, oiseau affolé dans sa cage thoracique, manqua lui sortir par la gorge. Il se sentait ridicule de se mettre dans des états pareils pour un *simple* appel téléphonique. Si ce n'était que, dans son cas, ce n'était pas un appel comme les autres.

« Allô ? »

La voix, au bout du fil, était reconnaissable entre mille.

« Audrey ? »

– Qui est à l'appareil ? »

Jules se tut, quelque peu vexé qu'elle ne l'ait pas reconnu, *lui*.

« C'est Jules. »

Un silence. Si long qu'il crut même un instant qu'elle venait de lui raccrocher au nez.

« Papa, c'est toi ?

– Mmf ! Oui, c'est moi, voilà.

– Ça, c'est une surprise ! Je ne m'attendais vraiment pas à ce que tu appelles.

– Figure-toi que moi non plus, j'tais pas trop sûr.

– Ça ne m'étonne pas. »

Un autre silence. Jules se fustigea intérieurement. *Vas-y, pauvre imbécile, avant qu'elle ne raccroche pour de bon.*

« J'te téléphone parce que... pour savoir si...

– Tu vas bien ?

– Oui, mais oui ! »

Pieux mensonge. On ne lui en voudrait pas pour si peu. Il ne put cacher son agacement et se mordit la langue pour la cause. S'il escomptait parvenir à ses fins, il lui faudrait museler son sale caractère. Il reprit, avec plus de douceur :

« J'aimerais savoir si Cerise aimerait venir passer quelques jours ici.

– Ici ? Tu veux dire... avec toi ? »

Oui, c'était bien de l'incrédulité qu'il pouvait déceler dans le ton de sa voix. Cela, il ne pouvait pas lui reprocher. À ses propres oreilles, aussi, sa requête lui paraissait folle, presque insensée. Il se devait d'essayer. Même au risque d'échouer et de se voir fermer la porte au nez. Au moins, il aurait tenté sa chance. Le vieil homme s'éclaircit la gorge :

« hum... oui, avec moi. Pourquoi pas, hein ?

– Euh... tu me prends un peu par surprise, là. Quand est-ce que tu voudrais qu'elle vienne ? Et pour combien de temps ? Il faut que je regarde avec mon agenda, et le sien pour...

– Elle peut venir quand elle veut, autant de temps qu'elle veut. J'avais envie d'la voir un peu, la gamine. C'est tout.

– Ah. Bon. »

Il pouvait l'imaginer sans difficulté. Son Audrey, celle qui avait été sa fille adorée. Ses longs cheveux bruns – peut-être les avait-elle coupés, depuis le temps ? Il espérait bien que non – lui retombant sur le nez, masquant tel un rideau la moitié de son visage. Elle ressemblait tant à sa mère. Une beauté gracile, comme un roseau. Fine comme le végétal, et aussi résistante que lui. Une battante, sa fille. Il la voyait comme si elle était là, comme si c'était hier. Comme si les années et le fossé qu'il avait lui-même creusé entre eux n'avaient jamais existé. Penser à elle suffisait à rendre plus léger le poids qui lui écrasait la poitrine. Un souffle, au bout du fil.

« OK, je vais pouvoir arranger ça. Je lui en parle ce soir, lorsqu'elle revient de l'école, d'accord ?

– D'accord.

– Je te téléphone demain.

– Ça m'va.

– Bon.

– Bon... merci, Audrey.

– De rien, papa. À demain. »

Il raccrocha. Son ventre restait noué et douloureux. La seule chose qui avait changé, c'était qu'à présent, il pouvait mettre un nom sur la cause de sa souffrance. Il se redressa péniblement. Il bougonna, jura entre ses dents. Pas question qu'il se laisse définir par *ça*. L'image d'Audrey flotta dans son esprit. Il pouvait bien attendre jusqu'à demain.

Jules n'avait jamais osé le lui avouer, mais il avait trouvé ce choix de prénom plus qu'étrange. Risible, pour commencer : on allait pour sûr se foutre de la tête de la gamine. On n'avait pas idée d'appeler sa fille « Cerise », si ? D'autant plus quand on portait un nom de famille comme le sien... *Cerise Gato*. Mais non, mais si ! Il ne pouvait pas prétendre un seul instant ignorer ce qui sautait aux yeux... et à l'oreille. *Cerise Gato*, cerise-gâteau, gâteau aux cerises... cerise sur le gâteau... Il en aurait pleuré de déconfiture. Oh, il avait bien essayé de l'en dissuader : délicatement, d'abord ; avec plus de véhémence, ensuite. Sans succès. Depuis la mort d'Isabelle, Jules ne pouvait plus rien lui dire. Elle aurait su comment lui faire entendre raison, elle. Pour terminer, ce prénom, ce n'était que de la provocation, au vu de sa propre occupation. Bien qu'en cela, Audrey ne pouvait que clamer son innocence, nul n'étant au courant de ce qu'il manigançait depuis tout ce temps. *Cerise Gato*, cela avait donc été. En définitive, il s'y était habitué. Il n'avait pas trop eu le choix, en fait. Et puis, apparemment, de nos jours, les gens donnaient de drôles de prénoms aux gosses ; *Cerise*, ce n'était pas ce qu'il y avait de pire. Lui, ça lui avait toujours fait bizarre de l'appeler « *Cerise* ». Il ne pouvait pas s'empêcher de penser

au cerisier bigarreau ; mais ça, il ne lui dirait jamais. Même si, en soi, c'était vachement bon, les cerises bigarreaux. Surtout sur un gâteau.

Il fut convenu qu'Audrey descendrait de Bruxelles en voiture pour lui déposer la petite. Elle était trop jeune pour prendre le train seule. Hors de question, non, Audrey préférait encore faire la route jusqu'au fin fond de la cambrousse, comme elle disait. De la cambrousse ! Jules en avait été scandalisé. Comme s'il n'était pas un être civilisé, mais un simple sauvage, un illettré, un laissé-pour-compte, un rebut de la société... Dans l'objectif pur et simple de conserver une relation pacifiée, il s'était abstenu de tout commentaire, et était même allé jusqu'à proposer que sa fille passe la nuit avec eux, afin qu'elle ne doive pas faire un aller-retour dans la journée. Non, non, sans façon : la peur de la campagne était trop forte. Ou alors étaient-ce les fantômes du passé qu'elle préférait éviter ? Jules n'avait pas insisté. Il était simplement heureux de savoir que Cerise serait là pour cinq jours entiers. Le dimanche soir et le samedi matin, lorsque sa mère viendrait la déposer et la ramener, ne comptaient pas. Audrey avait bien dû avouer que la proposition de son père tombait plus qu'à pic : en cette période de vacances scolaires, il n'était pas toujours aisé de trouver quelqu'un pour garder la petite. De son côté, Audrey était apparemment fort occupée — *Oh tu sais, papa, pas mal de dossiers à traiter au bureau* —, bien qu'il eût été bien incapable de dire ce à quoi sa fille passait ses journées. Quant à lui, il ne savait pas trop ce qu'il recherchait au juste. En quoi cette visite était-elle si importante ?

Pourquoi maintenant, justement ? Peut-être le besoin de se sentir vivant. Ou bien l'envie désespérée de se convaincre qu'il avait du temps devant lui et oui, de ressentir encore une fois au moins cette étincelle de bonheur qui vous donnait des papillons dans le ventre. Jules désirait voir en sa descendance un bout de lui, bien qu'il fût plus qu'infime. L'idée de planter une graine, même fragile, de son passé dans le futur qu'incarnait Cerise le hantait. Et puis, il y avait le livre. Il fallait que quelqu'un s'occupe du livre.

Cerise était arrivée le dimanche en fin d'après-midi, comme Audrey l'avait promis. Lorsque Jules avait ouvert la porte, il ne s'était pas attendu à ça. Elle avait poussé, la gamine, comme une mauvaise herbe qu'un jardinier aurait été incapable de contrôler. Maigres, ses jambes lui rappelaient deux bâtons d'allumettes. Du haut de ses douze ans, elle en paraissait bien plus. Sa mère lui avait fait couper les cheveux, qui lui tombaient au niveau de la nuque et encadraient d'un carré parfait sa tête ronde. Les yeux, en revanche, ça, c'étaient les siens. Bleu clair : « comme les eaux d'un lac en hiver », disait toujours Isabelle. Mal à l'aise, la petite le dévisageait d'un air où se disputaient curiosité et crainte. Il ne pouvait lui en vouloir. Ils se voyaient tellement rarement... Derrière Cerise, la silhouette longiligne d'Audrey se découpait dans l'encadrement de la porte. Elle n'avait pas coupé ses cheveux, nota-t-il. Une bouffée de joie l'envahit à la vue de sa progéniture. La main sur la poignée, il se ressaisit et recula d'un pas, les invitant à entrer sur un « Venez, il fait pas encore bien chaud dehors en cette période de l'année ! »

« Bonjour papa. Ça va encore, je trouve, pour un mois d'avril... ça pourrait être pire. Tu viens, Cerise ?

– Bonjour papy !

– Bonjour ma grande... installez-vous dans la cuisine. Regardez pas le désordre, hein ? »

Il avait fait des efforts de rangement en vue de leur arrivée, toutefois, le ménage, ça n'était pas son fort. Il eut une pensée coupable envers Isabelle, priant qu'elle ne se retourne pas dans sa tombe de honte. *Excuse-moi, ma chérie... m'en veux pas.* Il put presque l'entendre soupirer. Se hâtant, il clopina vers la table à manger. Il était convaincu de l'avoir nettoyée, cette fichue table, pourtant, il avait dû rêver. Muettes, Audrey et Cerise le regardèrent s'affairer, ne sachant pas trop où se mettre. Jules, ahanant sous l'effort, se tourna vers ses invitées :

« Asseyez-vous... je... j'arrive tout de suite. » Il reprit son souffle et sa composition. « Du café, Audrey ? Et toi, Cerise, tu veux boire quoi ? J'ai pas grand-chose, de l'eau ou du jus de pommes pressées.

– Je veux bien un jus de pommes !

– Et je ne dis pas non au café. »

Jules hocha la tête en enclenchant la vieillerie qui lui servait de machine à café.

« J'avais oublié à quel point les plafonds étaient bas, ici... » marmonna Audrey, comme pour elle-même.

Il était vrai que l'habitable, une ancienne ferme restaurée par Jules, personnifiait le bâtiment traditionnel ardennais. Les éléments principaux s'y retrouvaient : toit en ardoises bleues, pierres gris-bleu du pays, murs épais,

plafonds aux poutres apparentes. Au sol, un mélange de parquet et de carrelage grossier. Chauffage au bois, essentiellement par le biais de la cheminée, pour économiser. Quoi qu'il fasse, il faisait toujours frais. Jules l'aimait ainsi. Cette maison, c'était l'incarnation du rêve d'Isabelle. Depuis son départ, rien n'avait vraiment changé. Juste un peu plus de bric-à-brac. La machine à café émit un signal sonore, indiquant que la boisson était prête à être consommée. Le vieil homme la posa face à sa fille et servit un verre de jus de fruits à sa plus jeune convive.

« Sucre ? » demanda-t-il à Audrey.

Il ne se rappelait plus comment elle aimait son café.

« Je veux bien, merci. Avec un peu de lait, si tu as ? »

– Tiens, sers-toi comme tu préfères. »

Il nota l'important ajout de liquide laiteux et conclut que sa fille préférait une version lait russe au café serré auquel il s'était habitué. La douceur sucrée de son côté, l'amertume du sien. Quoi de plus logique, en somme ?

« Tatie Thérèse m'a dit que tu n'étais pas beaucoup sorti ces derniers temps... tout va bien ? Tu as fort maigri, je trouve, depuis la dernière fois... »

Jules haussa un sourcil, surpris. *Tiens donc, elle a remarqué, elle aussi ?* Il bougonna en se préparant une tasse de café noir. Doublement dosé. Doublement amer.

« Comme ça, on m'espionne ? J'savais pas que Thérèse te parlait de moi.

– Enfin, papa. Tu sais bien que...

– Oui, je sais. J'savais simplement pas qu'elle officiait en tant qu'espion pour ton compte.

– Ne sois pas ridicule. Elle me donne des nouvelles de temps en temps, c'est tout.

– Ouais, c'est ce qu'on dit... »

Il maugréa entre ses dents. L'idée que sa belle-sœur rapporte ses faits et gestes à sa fille le dérangeait grandement. Il lui en toucherait un mot, la prochaine fois qu'il la verrait.

« Tu sais qu'elle est partie en Italie, papy ? Elle est allée à Naples. Elle m'a dit qu'elle avait visité le Vésuve et Pompéi. Tu crois que le volcan pourrait un jour entrer en éruption, dis ?

– J'suis sûr que ça lui ferait presque plaisir, à Thérèse ! »

Sa remarque arracha un sourire fugace à Audrey. Du coin de l'œil, Jules la surprit jeter un rapide regard à sa montre. Pincement au cœur. Il redressa sa colonne vertébrale, se grandissant le plus possible. Il masqua sa peine d'un sourire et lança nonchalamment :

« J'te montre où est ta chambre, jeune fille ?

– Je suis dans la chambre de maman, hein ?

– Ben oui, grande asperge, où d'autre ? Tu connais le chemin ? »

Cerise hésita :

« C'est à l'étage ?

– Bingo ! T'auras même la salle de bains pour toi toute seule.

– C'est vrai ? Trop cool ! »

Audrey le dévisagea, surprise :

« Et toi, papa ?

– Oh, tu sais... avec l'âge, j'avais un peu d'mal avec les escaliers. Le fils Peeters m'a aidé à installer une douche dans la chambre. C'est plus simple comme ça.

– C'est... une très bonne idée. »

Apparemment, de cela, Thérèse ne lui avait pas parlé. Un sentiment de fierté le submergea. À 79 ans, il n'était pas encore si décrépité que ça... Surtout, cette salle de bain privative lui permettait de garder pour lui les désagréments qu'il subissait ces derniers temps. *Pas besoin de partager ce type d'informations avec qui que ce soit, et surtout pas Cerise.*

La petite fut ravie de retrouver la chambre de sa mère. Elle n'y avait que très peu séjourné, mais les lieux étaient agréables. L'étage ne comportait que trois pièces : la chambre où elle séjournerait, la salle de bains – avec baignoire, s'il vous plaît – et ce qui fut autrefois la chambre de Gisèle... aujourd'hui encore transformée en mausolée. Mais ça, nous y reviendrons plus tard.

« Tu veux pas rester dîner ?

– Non, c'est gentil, papa. J'ai encore de la route à faire.

– Bien sûr, j'comprends... attends, j'ai quelque chose pour toi. »

Cerise était en haut, occupée à déballer ses affaires. « Une vraie petite jeune fille, maintenant... » avait soupiré sa mère. Aux yeux de Jules, elle restait une enfant de douze ans. Ces trucs de préadolescence, il n'y avait jamais rien compris. On était enfant, puis jeune adulte, puis adulte. Puis, dans son cas, on devenait vieux. C'était tout. Pas besoin de compliquer la chose. Il n'avait toutefois rien dit et s'était contenté d'aller chercher un paquet à la cuisine.

Avec orgueil – mêlé d'une bonne dose de crainte –, il l'avait tendu à sa fille. Il était presque sûr de son coup. Le doute subsisterait toujours, avec Audrey. Méfiante, elle avait accepté le présent, le portant à son visage pour le renifler avec précaution :

« Qu'est-ce que c'est ? Ça sent...

– La cannelle. J'ai fait des crêpes aux pommes et à la cannelle ce matin. J'me suis dit que ça t'ferait peut-être plaisir pour... euh... la route. »

Audrey resta un instant coite, les crêpes soigneusement empaquetées à hauteur de sa poitrine. Elle ouvrit la bouche, la referma. La rouvrit.

« Je ne savais pas que tu cuisinais, papa. Enfin, je veux dire, si bien sûr, mais...

– Thérèse te l'a pas dit ? Ça fait un bon bout de temps, pourtant ! »

Sa fille hocha la tête, incrédule. Comme pour elle-même, elle murmura encore :

« J'adore les crêpes à la cannelle... »

Une vague de joie submergea la carcasse de Jules. Il n'aurait pas dû douter. L'expérience le lui avait prouvé, après toutes ces années. Il afficha un air de fausse modestie et déclara :

« J'espère qu'elles seront bonnes. »

Audrey se contenta de marmonner une réponse qu'il ne comprit pas et fourra les crêpes dans son sac. Levant la tête vers la cage d'escalier, elle appela Cerise. Cette dernière dévala les quelques marches et se jeta dans les bras de sa mère. Embrassades. Jules les observa, mal à l'aise.

CÉCILIA DUMINUCO

Avare en démonstrations sentimentales, une telle expression de tendresse avait de quoi choquer le vieil homme. Quelques paroles réconfortantes, un « oui, maman, promis, je t'écris ! », un regard lancé en arrière, une porte qui se refermait. Audrey était partie.

3

Gnocchis di patate

Un long silence avait suivi le départ d'Audrey. Comme si, subitement, Jules et Cerise avaient réalisé qu'ils étaient seuls, livrés à eux-mêmes. *Parfois, le silence est plus assourdissant que le plus perçant des hurlements*, ne put s'empêcher de penser le vieil homme. Comment occupe-t-on une gamine de douze ans ? Qu'allait-il bien pouvoir lui dire, pendant tout ce temps ? Il n'aurait jamais dû organiser ce séjour ; cela ne le mènerait nulle part. Deux décennies passées avec pour seule compagnie sa propre personne, cela vous rendait quelque peu misanthrope. Nerveux, il examina sa petite-fille à la dérobée : cette dernière feignait une passion démesurée pour sa collection d'épices, soigneusement rangées sur leur présentoir en bois. L'horloge murale de la cuisine indiquait 17h. Il inspira un grand coup, se racla la gorge, et lança d'un air détaché :

« Pour le dîner, Cerise... »

Bouée jetée à la mer. Si le poisson ne mordait pas à l'hameçon, il était cuit. Lui, pas le poisson. Délaissant les épices pour se tourner vers lui, Cerise l'observa avec un regain d'intérêt. *Ah, ah!* pensa-t-il. Comme quoi, les carottes n'étaient peut-être pas encore cuites.

« Qu'est-ce que t'as l'habitude de manger, avec Aud... avec maman ? »

Question rhétorique, bien sûr. Il connaissait déjà la réponse. Audrey avait toujours détesté ce qui se rapportait de près ou de loin à la cuisine – évitons de mentionner la pâtisserie – et, en l'absence de figure maternelle pour lui confier les rudiments des procédés adéquats, sa fille s'était rabattue sur des solutions plutôt pratico-pratiques. Jules se serait bien gardé de la blâmer : à la mort d'Isabelle et de Gisèle, il avait lui aussi perdu le sel de la vie. N'étant que peu doué dans l'art culinaire, ce domaine relevant plutôt des compétences de son épouse, il s'était délesté de cette activité autant que possible. Il ne comptait plus le nombre de plats de pâtes jambon-fromage qu'ils avaient pu consommer, Audrey et lui. De temps à autre, Thérèse – ô sainte Thérèse ! – ou encore un voisin pris de pitié leur apportait de quoi se sustenter – une casserole de soupe, un plat de hachis parmentier, un reste de quiche –, ce qui les changeait de leur morosité. Le plaisir de ces moments rarissimes n'était néanmoins pas assez conséquent pour inciter l'un ou l'autre à se mettre derrière les fourneaux. Les choses avaient quelque peu évolué il y avait de cela dix ans. Un sourire étira ses lèvres minces ; il attendait

la réponse de la gamine. Cette dernière haussa les épaules d'un air désinvolte :

« Ça dépend, en fait. On ne cuisine pas vraiment ; on réchauffe un plat acheté au supermarché, ou alors on commande ce qui nous tente sur Deliveroo... »

Delive... quoi ? Trop gêné pour admettre son ignorance, Jules acquiesça. Il se fit la promesse de résoudre cette énigme plus tard.

« Bon, ben ici, y a pas trop ces options, alors... ce que j'propose, c'est de préparer quelque chose.

– OK... On peut essayer, je suppose !

– Attends-moi là. »

Il avait oublié l'élément le plus essentiel du processus. *Imbécile*. Il disparut dans sa chambre en claudiquant et en ressortit après quelques instants un ouvrage sous le bras. Relié sur toile rouge rubis, le livre était un peu plus petit qu'un format A4. Cerise tendit le cou, la curiosité l'emportant sur le reste.

« Qu'est-ce que c'est ?

– Ça, c'est mon secret ! Viens voir par là. »

Cérémonieusement, Jules débarrassa la table de la cuisine des tasses de café refroidi et essuya la surface d'un coup de manche.

« Voilà ! »

Il posa l'ouvrage sur la surface boisée, le regard luisant. Le livre était assez épais et la couverture estampillée de lettres dorées. Cerise en déchiffra le titre à voix haute :

« *La Cuisine*. C'est un livre de recettes ? »

Elle tendit la main, mais Jules arrêta son geste :

« Bas les pattes, jeune fille ! C'est moi qui m'en occupe. Ici, j'suis le cuisinier en chef.

– Et moi, alors ?

– Tu peux être mon commis.

– C'est quoi, un commis ?

– Un employé subalterne. Un homme ou une femme – ou ici, une jeune demoiselle – qui obéit aux ordres du cuisinier en chef.

– Oh. Je vois.

– Un peu de nerf, voyons ! On n'a pas encore commencé. »

Jules focalisa son attention sur l'ouvrage et, après un instant de réflexion intérieure, l'ouvrit d'un geste décisif. D'une voix haute et claire, il annonça :

« *Gnocchis di patate* – pâtes aux pommes de terre du nord de l'Italie. C'est parti.

– Euh... c'est quoi, des gnocchis ?

– Comment ça, *c'est quoi des gnocchis* ? Ne m'dis pas que tu sais pas ce que sont des gnocchis ?

– Ben non. Jamais goûté.

– Raison de plus pour en préparer. J'suis sûr que tu vas adorer. »

Cerise, si elle n'était pas le moins du monde convaincue par cette dernière assertion, eut la délicatesse de ne rien en laisser paraître. De bonne grâce, elle se plia au bon vouloir de son grand-père et obéit à ses premières injonctions.

« Alors... nous aurons besoin, pour commencer, de pommes de terre, de farine et de sel. Bien. Va chercher les patates dans la cave, tu veux ?

– Je prends lesquelles ? Et combien ? Et... c'est où encore, la cave ? »

Soupirs. *Faut tout leur dire, aux jeunes.*

« Viens avec moi. »

Jules positionna le ruban rouge au centre de la page marquant la recette, referma le livre et se dirigea vers la porte située sous l'escalier. Le vieil homme se prépara mentalement à l'effort à venir. *Tu peux le faire, Jules.*

« C'est par là. Fais attention, ça glisse et c'est raide. Tiens-toi à la rampe. Pas envie que tu t'rompes un os ici, ta mère me le pardonnerait pas. »

Il la suivit lentement au sous-sol, constitué par un local aux murs d'étagères alignées remplies de provisions diverses. Sans hésitation, le vieil homme avisa un grand sac en kraft épais. Il plongea le bras dedans jusqu'au coude et en ressortit un exemplaire un peu fripé du tubercule. Cerise fronça les sourcils :

« C'est une pomme de terre, ça ? »

Le ton dédaigneux n'échappa pas à Jules, et son sourire s'évanouit. Scandalisé, il porta la pomme de terre à sa poitrine en un geste protecteur :

« Comment ça ! Jeune demoiselle... ça ! C'est une pomme de terre Bintje... du bien belge, cultivée ici, dans l'champ d'à côté !

– Elle ressemble plus à un caillou rabougri, si tu veux mon avis... »

Jules ouvrit la bouche, prêt à répliquer, avant de se raviser. Maugréant à l'encontre de cette jeunesse en perdition, il entreprit de remplir un sac en carton de ces fameux

cailloux rabougris. Au passage, il attrapa un sac de farine et le tendit à Cerise.

« Allez, on remonte. »

Consciente d'avoir vexé le vieil homme, Cerise le suivit sans rechigner. Une fois dans la cuisine, Jules rouvrit le livre et entama sa lecture silencieuse. Apparemment satisfait, il se dirigea vers les placards et en sortit une vieille balance. Après avoir soufflé sur le plateau métallique, il y fit dévaler les patates.

« Et maintenant ? » murmura Cerise, attentive à ne pas brusquer la concentration de son grand-père.

« Maintenant, on frotte, on pique à la fourchette et on met au four pendant une heure. Exécution ! »

En bon petit soldat, la jeune fille entreprit de débarrasser les tubercules de leur couche terreuse, tandis que Jules allumait son four – une antiquité qui fonctionnait toujours au bois, véritable miracle sur pieds. Pendant que les patates subissaient leur sort, le vieil homme pesa la farine, prépara le sel, un large bol ainsi qu'une planche à découper qu'il enfarina généreusement. Muette, Cerise enregistrerait chacun de ses gestes, les yeux écarquillés. Dix-huit heures trente sonnèrent à la grande horloge. Les pommes de terre sortirent de leur enfer et, après un refroidissement rapide au bord de la fenêtre ouverte de la cuisine — « Comme ça, tu vois, elles vont absorber les senteurs de la prairie d'à côté » —, Jules entreprit de les peler. L'opération, si elle lui laissa le bout des doigts rougis, ne lui prit que quelques minutes. Il tendit ensuite la farine à sa petite-fille :

« J'veais commencer à les réduire en purée ; verse-moi ça dessus en pluie fine. Après, on mettra le sel.

– Ça veut dire quoi, en pluie fine ?

– Bah... c'est un truc poétique pour dire “petit à petit”. »

La recette indiquait environ trois quarts de tasse de farine, plus ou moins selon les besoins des pommes de terre, la quantité variant selon le contenu en humidité du tubercule ainsi que les conditions météorologiques du jour. Pour simplifier les choses, il s'abstint de bassiner les oreilles de la petite avec ces détails ô combien passionnants pour l'initié, mais abscons pour le néophyte. L'entièreté de la farine s'avéra nécessaire pour parvenir à la consistance voulue : ferme, mais pas trop ; souple sans être collante.

« Et maintenant ?, s'enquit encore Cerise.

– Maintenant... on s'amuse. »

Il ne lui aurait jamais avoué être lui aussi ignorant en matière de gnocchis ; certes, il en avait de nombreuses fois consommé – si ce n'était qu'ils lui étaient parvenus sous une forme plus industrielle, au sein d'un contenant plastifié. Cette recette était une première pour lui ; il ne doutait pourtant pas du succès de son entreprise. Après tout, le livre n'avait jamais failli.

Une fois l'eau à ébullition, plongez-y la quantité de gnocchis désirée. Le temps de cuisson est assez court. Lorsque les gnocchis remontent à la surface, ils sont prêts à être dégustés.

Nota bene : les gnocchis s'accompagnent à merveille de sauces les plus variées, de la salsa al pomodoro la plus basique aux préparations plus raffinées. Il est, dans ce cas précis, conseillé

de les accommoder d'un peu d'huile d'olive fraîchement pressée, d'un peu de sel, de poivre, de basilic frais, et d'achever par quelques copeaux de parmesan.

Parce que, bien souvent, les mets les plus simples sont ceux qui restent gravés en nos cœurs et nous accompagnent au long du chemin, jusqu'à la fin.

L'eau était enfin parvenue à ébullition. Tel un chat surveillant un poisson dans un bocal, Cerise observa les pâtons de pomme de terre couler dans la marmite et subir la tempête de la cuisson, ballotés sans ménagement dans leur bain à bulles. Jules, pendant ce temps, entreposa la seconde moitié des gnocchis au frigo – réglant *de facto* la problématique du dîner du lendemain.

« Papy ! C'est bon, ils sont remontés ! » exulta Cerise, les yeux brillants d'excitation.

Le vieil homme se hâta tant bien que mal et empoigna une passoire au passage. L'eau vidée, les gnocchis semblèrent s'apaiser, inertes sur leur fond métallisé. Deux assiettes, une répartition inéquitable ; il n'avait plus très faim, ces derniers temps. Mais il fallait bien maintenir les apparences... ne pas éveiller le moindre soupçon. Il déposa donc quelques pâtes dans son plat. Jules arracha une poignée de feuilles au basilic en pot de la cuisine qu'il coupa au couteau, libérant leur arôme. Il enroba les pâtes fumantes d'huile d'olive d'un vert émeraude, et acheva sa présentation par une pincée de sel et un généreux tour de poivre. Les copeaux de parmesan, tels de minuscules pépites

dorées, vinrent compléter le tableau. L'air de la cuisine était parfumé de promesses. Cerise salivait.

« Bon appétit ! »

Il posa l'assiette face à la gamine, qui n'attendit pas pour plonger sa cuillère dans la préparation. Jules, impassible, dévisagea sa petite-fille. Les joues rosies, la bouche pleine, elle avait déjà englouti plus de trois cuillères.

« Alors ? » demanda-t-il, l'impatience lui brûlant la langue.

« Ch'est vachement bon ! » Elle avala une autre bouchée.

« C'est mieux que ton habituel *Délivrez-vous* ?

– Que... quoi ? Ah, Deliveroo ! Ça oui ! C'est moelleux, ça fond dans la bouche... C'est la première fois que je mange un truc aussi bon ! »

Même s'il doutait de l'exactitude de cette déclaration, Jules ne put s'empêcher de ressentir un immense sentiment de fierté. *Tu vois, Isabelle... Si même la petite le dit, alors c'est que ça doit comporter une part de vérité.* Satisfait, il plongea lui aussi sa cuillère dans son assiette et mâchonna lentement la première bouchée. Pour sa part, tout lui laissait un goût de cendre.

Cerise poussa le vice jusqu'à quémander un quignon de pain afin de récupérer les dernières gouttes d'huile dans son assiette, ce qui fit gonfler la poitrine du vieil homme de joie. Elle avait bon appétit, cette petite. On n'aurait pas dit pourtant, elle était si fine. L'effervescence du repas passée, ils débarrassèrent dans un silence gêné, Cerise encore trop intimidée pour se sentir pleinement à son aise auprès de cet homme qu'elle avait toujours perçu comme un ours

mal léché. Se dandinant d'un pied sur l'autre, elle finit par demander la permission de se retirer dans sa chambre. Jules la renvoya d'un geste de la main :

« Va, t'as pas besoin de mendier ta liberté ! T'es ici chez toi, tu fais comme bon te semble.

– Merci, papy... à demain, dors bien cette nuit.

– Toi aussi, Cerise. »

Alors que ses pas remontaient en courant l'escalier, Jules se surprit à sourire. L'horloge sonna 20 h. Le vieil homme était loin d'être fatigué ; à son âge, on ne dormait ni ne mangeait plus autant qu'avant. Il caressa d'un air distrait la couverture rouge du livre de recettes. Il résista à l'injonction de l'ouvrir, décrétant avec sagesse que cette action serait plus avisée au réveil, au petit-déjeuner. Il avait encore le temps.

4

Le goût du pain

L évé avec le soleil au chant du coq, Jules étira ses membres ankylosés par l'arthrose. Il maugréa, comme chaque matin, à l'encontre de la dure réalité de la vieillesse. Le réveil indiquait un peu plus de 6h. Jules se réveilla péniblement et se débarbouilla avant de faire son apparition dans la cuisine. La maison, plongée dans un silence somnolent, ne broncha pas. Pendant un instant, il douta presque de la présence de Cerise dans l'habitable. Avait-il rêvé son arrivée ? Le visage d'Audrey se superposa à celui d'Isabelle. Elles avaient les mêmes yeux marron, un brun si profond que parfois, il lui semblait virer au noir. La voix de son épouse résonna dans son esprit, lui reprochant une fois encore son *attitude désinvolte*. *Je sais, ma chérie. Moi aussi, je m'en veux de n'avoir pas su faire mieux*. Il jeta un regard au mur ouest de la cuisine, celui qui faisait face à la cuisinière. Celui où était accrochée la seule photo de famille

qu'il s'était senti le courage d'exposer. On les y voyait, tous les quatre, souriants béatement à l'appareil : il tenait Isabelle par la hanche, tandis que les deux petites riaient comme des baleines au premier plan. La photo remontait à l'été 1996. Leur dernier été. Si le bonheur pouvait se résumer, son effluve capturé en un seul instant, ce serait celui-là. Jules détourna le regard et chassa les fantômes du passé de son esprit. Il enclencha la machine à café, se prépara une boisson corsée. Son ventre siffla de protestation, mais il n'en avait cure. C'était une question d'habitude, une manière de se raccrocher à une certaine routine. Une fois son trésor entre les mains, Jules s'installa sur la table de la cuisine. Le livre était toujours là où il l'avait laissé. Qu'allait-il donc bien faire de la petite aujourd'hui ? Son plan – si jamais il en avait eu un – s'était arrêté à l'arrivée de la gamine. Il n'avait pas poussé son imagination plus loin, doutant secrètement qu'Audrey accepte même de lui confier sa fille. Il n'était même plus certain de savoir pourquoi il avait tant voulu à ce que la petite soit là. Qu'avait-il à lui dire, au fond ? Rien. Rien qui ne vaille, en soi, la peine d'être consigné. Sa vie était plate, morne, la plupart du temps sans saveur... Qu'allait-il bien pouvoir faire de leurs cinq journées ensemble ? Qu'essayait-il de prouver ? En soi, cela ne changerait rien. Ce qui était écrit était écrit, et sa décision était prise. Peut-être était-ce même une erreur de les avoir contactées, Audrey et elle. Au mieux, il risquait de recevoir des coups au cœur, et ce dernier n'était plus aussi vaillant que ce qu'il était. Impossible, pourtant, de chasser cette lueur d'espoir nichée au creux de sa poitrine. Celle qui

lui murmurait à l'oreille que non, rien n'était gravé dans la pierre, et que même si certaines choses l'étaient bel et bien, il était toujours temps d'y ajouter un post-scriptum. *Enfer et damnation*. Comment occupait-on une enfant de douze ans ? À quoi passait-elle son temps ? Était-elle accro aux jeux vidéo, aux « réseaux sociaux » comme le mentionnaient de plus en plus souvent ses voisins, lorsqu'ils parlaient de leur descendance ? Avait-elle un hobby quelconque ? Il réalisa avec horreur qu'il n'en savait rien.

Il secoua la tête et se décida à planifier la seule chose au sujet de laquelle, pensait-il, il possédait un soupçon de volonté : les plats à cuisiner. Pour leur dîner, le reste des gnocchis feraient l'affaire... Que dire du petit-déjeuner ? Et du déjeuner ? Les battements de son cœur s'accéléraient, cognant de façon désordonnée dans sa maigre cage thoracique. Cela faisait des années que Jules n'avait plus petit-déjeuné à proprement parler, se contentant d'un fruit — bien souvent, et dans 99 % des cas, d'une banane ; il n'éprouvait nullement le besoin de variété dans sa vie bien rangée — et d'une tasse de café serré. Ça mangeait quoi, le matin, une môme de douze ans ? Il tenta de se remémorer Gisèle et Audrey à cet âge, sans grand succès. À l'époque, les réflexions culinaires étaient le cadet de ses soucis. Pestant contre son ignorance, il ouvrit le livre avec humeur. Peut-être y trouverait-il la solution à ses malheurs. L'ouvrage lui présenta la section « Pains et accompagnements divers », à la page « Pain irlandais – recette de Galway ». Piqué par la curiosité, il attrapa ses lunettes de lecture et se pencha